

Interview de

Wilhelm Henrich, né en 1928

Avant d'arriver en France, j'ai d'abord été prisonnier des Américains. J'arrivais d'Italie et j'ai été capturé à Salzbourg. On nous a amenés au camp de concentration de Dachau, où on est restés 5 jours, puis à Heilbronn sur le Neckar dans un grand camp où plus de 100.000 hommes étaient internés. Pour finir, les Américains nous ont amenés au Mans, en France. C'est là qu'était le premier lieu de rassemblement, de là nous avons été répartis dans toute la France pour travailler.

J'ai travaillé avec d'autres prisonniers, 10 hommes, d'abord dans un grand domaine. Au bout d'un an, le fermier n'avait plus de quoi nous nourrir et il nous a proposé de travailler dans des fermes plus petites. Et il nous a répartis sur 3 fermes.

Je suis agriculteur de métier et j'ai eu de la chance : je suis arrivé dans une ferme, directement en bordure de la Gironde. Avec 2 autres prisonniers, on logeait chez une famille de Macau. Nous avons vécu et travaillé avec cette famille. On s'est aménagé une chambre dans le grenier, c'est-à-dire qu'on a nous-mêmes fabriqué et installé quelques lits. Nous n'avons pas été contrôlés.

Tous les matins on allait dans l'île d'en face, qui était très grande et encore sauvage, et on rentrait tous les soirs. Avec mon patron, j'ai appris à ramer, en le regardant faire. La première fois, il nous a emmenés lui-même et nous a expliqué que nous devrions travailler là tout le temps. On a accepté volontiers. Le lendemain, je lui ai pris les 2 rames des mains et j'ai commencé à ramer moi-même. J'ai eu la chance de pouvoir accoster la première fois avec l'aide du courant, car il y a les marées dans la Gironde. Le soir, au moment de rentrer, le patron m'a montré : tu dois aller jusqu'à la rive, là tu peux ramer plus facilement contre le courant. Sinon, tu n'arrives pas à rentrer. Pour moi, ce fut une vraie première leçon. Et on était enthousiastes. Quand le temps était mauvais, quand il y avait de la tempête, 2 hommes se sont mis à l'arrière et j'ai ramé. On avait emporté de quoi couvrir le bateau, pour que les vagues ne rentrent pas. Et comme ça, tous les matins et tous les soirs, on est allé chercher le lait et tout marchait très très bien.



Sur l'île, il y avait 100 têtes de bétail. On a bêché, semé, planté, tout ce qui était disponible à cette époque. Comme il y avait aussi des vaches pleines et d'autres qui venaient de vêler, j'ai traité de nombreuses vaches pour notre famille, fait naître beaucoup de veaux. On pouvait vraiment se rendre utile comme ça. Dans ce coin, il n'y avait que de la vigne et les familles n'avaient pas de lait.

Ça a commencé avec un seau, puis il y en a eu de plus en plus et j'ai traité jusqu'à 30 vaches. Et quand je ramenaient le premier lait, les premiers servis étaient les 2 camarades qui étaient avec moi. Je remplissais un seau et d'abord, c'est nous trois qui en buvions. Puis la famille avait son lait, et le voisin ensuite. Je lui disais : j'ai un seau de lait, si tu as envie, tu peux en prendre toi aussi.

Par la suite, le lait fut livré à 3 endroits : Margaux, Macau et Cantenac. La nouvelle s'est répandue, tout le monde venait chercher chaque soir le lait pour sa famille. Ils étaient contents d'avoir du bon lait. J'étais connu comme le loup blanc dans la région, j'ai procuré des litres de lait aux familles !

L'un des voisins avait été prisonnier en Allemagne et parlait bien allemand. C'est lui qui nous a appris le français, c'était un bon professeur. Il nous a fait comprendre que nous ne pourrions pas rentrer chez nous tout de suite. Il avait 2 filles qui avaient 17 ou 18 ans, elles étaient de mon âge, c'est avec elles que j'ai le mieux appris le français. Le soir après le travail, on allait les voir, on s'asseyait devant la porte et on faisait l'école.

La situation de l'approvisionnement de la population était très mauvaise. Pour être tout à fait honnête, les troupes allemandes en Médoc avaient probablement aussi exploité la population. Car les entreprises, les cafés, les commerçants et les auberges n'avaient plus

rien. Les rayonnages étaient vides. C'est aussi la raison pour laquelle, pour nous aussi, la nourriture n'était pas très abondante.

En mars 1949, je suis rentré chez moi. Il fallait que je rentre car j'avais une ferme. J'étais le fils aîné et mon frère avait aussi appris à s'occuper des vaches. Il avait un diplôme en laiterie. J'étais donc destiné à la ferme, et bien sûr, j'étais aussi content de rentrer.

Je suis revenu en France pour voir la famille. La première fois en 1992. J'y suis allé avec ma femme, sans m'annoncer, au petit bonheur la chance. Je suis venu en train jusqu'à Bordeaux et j'ai pris un autocar qui faisait la liaison déjà à la fin de la guerre. J'ai demandé au chauffeur de m'amener à Macau.

Je lui ai dit que j'avais été prisonnier de guerre à Macau et je lui ai demandé s'il pouvait m'aider à retrouver la famille. Il m'a dit : vous pouvez demander là, à l'épicerie. Peut-être que l'épicier pourra vous aider. C'est là que j'ai eu les premières indications, on m'a dit où la famille, enfin le fils, habitait.

Quand il était petit, 6 ans à peu près, le fils venait avec nous sur l'île, du midi au soir. Quand il sortait de l'école, il partait avec moi et travaillait toute la journée avec moi, il faisait un petit quelque chose. Ça lui plaisait bien de pouvoir parler avec nous et de pouvoir rester avec nous. Les retrouvailles avec lui environ 50 ans plus tard furent formidables. Il était justement sur l'île en train de travailler, il n'était donc pas à la maison. Sa femme n'était pas là non plus, mais il y avait une voisine qui m'a dit : leur fille habite en face. Allez-y et si elle est là, vous pourrez rester jusqu'à ce qu'il revienne du travail.

Et c'est ce que j'ai fait. Les familles avaient déjà parlé des anciens prisonniers de guerre. Elles ont été surprises que je réapparaisse tout d'un coup et que je me présente comme une personne qui avait aidé, autrefois, à la maison, à la ferme. Leur père leur avait raconté qu'un des prisonniers, un gars qui ramait et trayait les vaches, avait dit qu'il leur rendrait visite un jour. J'étais resté en contact épistolaire avec lui. Et là, la fille a dit : mon père est sur l'île et Maman fait les courses, mais elle ne va pas tarder à rentrer, maintenant. Et peu de temps après, la mère est arrivée. Je me suis présenté, elle aussi était étonnée. Mais nous avons été tout de suite bien reçus.

Ils ont fait du café, il y avait un peu de gâteau, j'ai été reçu comme un bon ami. Et puis le soir tombait. J'ai dit : je vais dehors et je me mets derrière les buissons qui étaient sur les côtés. Quand le fils sort de sa voiture et ouvre le portail, je sors et je m'avance vers lui. Et là, il veut donc ouvrir le portail et quand il m'a vu, il m'est tombé dans les bras et nous avons pleuré tous les deux, de la joie de nous revoir. Et depuis, nous sommes restés en relation et nous nous téléphonons.